

Dévisser le socle

LE FEUILLETON
CLARO



ÇA FAIT LONGTEMPS QUE LA MACHINE TRAVAILLE LE POÈME, depuis sans doute que la vapeur s'est mêlée aux pistons pour dire autre

chose que ce que racontaient les effluves de rose et les miasmes de jonquille. Longtemps que les écrivains ont intégré dans leurs œuvres le petit monstre cliquetant, merci Kafka, merci Raymond Roussel, Alfred Jarry, Edgar Poe, et tous les autres mécanos de l'imaginaire. La philosophie, elle aussi, a déposé son grain de sable pensant entre les rouages : comment ne pas avoir sans cesse en tête les premières lignes de *L'Anti-Édipe*, de Deleuze & Guattari (Minuit, 1972) : « Ça fonctionne partout, tantôt sans arrêt, tantôt discontinu. Ça respire, ça chauffe, ça mange. Ça chie, ça baise. (...) Partout ce sont des machines, pas du tout métaphoriquement : des machines de machines, avec leurs couplages, leurs connexions. » Oui, parce que la machine ne se réduit pas à la loco de papa ou à l'ordi de Turing, elle est aussi le nom tabou du corps, la grande dispensatrice des flux, et l'ignorer, c'est rester au niveau plan-plan du plan, c'est oublier que partout la surchauffe guette. Que même détraqué, ça continue de turbiner. Parler de la machine, donc, ce n'est pas entamer l'air connu des engrenages : c'est contraindre la langue à cracher ses boulons. Ce que fait impitoyablement Serge Airoldi avec *Micmac mécanique*.

De cet auteur, on a pu lire récemment le très puissant « Voici l'espèce », publié en feuilleton dans la revue *Catastrophes*, qu'anime entre autres Pierre Vinclair. Dans *Micmac mécanique*, il imagine un anonyme perdu dans la décharge du langage et récupérant, parmi « des carcasses étranges privées de leur chair mécanique », une Remington, une bécane à écriture d'antan qui a encore ses mots à dire. A peine touchée et déjà démembrée, la machine à écrire agit en puissant sérum sur la voix qui s'élançait : « Je viens pour les machines, pour dire des choses sur les machines, l'effritement, voilà l'idée même, l'éreintement, la fissure qu'inventent les machines. »

Mais bien sûr, Serge Airoldi ne vient pas dire des choses, et tout son texte a l'intelligence de ne pas s'attarder sur de pures notions, d'éviter tout discours sur le mécanique. La machine, ici, est à la fois l'ennemi extérieur et le bousilleur intérieur, elle est comme un cancer fait d'un mental métal qui ronge jusqu'à l'expression même de l'humain. Pour résister à la tyrannie machinique, Airoldi lâche la



ILLUSTRATION OLIVIER BALEZ, PHOTO JÉRÔME DAYRE

bride à la langue et joue sur de nombreux registres comme un organiste faisant crisser ses rétives pédales : « Je suis passé au double taille-crayon & aux postes de radio à ampoule, viens poupoule vient poupoule vient, j'en avais un, là, à portée de main, sur le confiturier, il avait connu la guerre & les messages londoniens ampoulés, les sanglots de l'automne ont des langueurs comme qui dirait monotones. » Il use parfois du potache et du coq-à-l'âne, donc, mais dans la grande tradition de Ghérasim Luca, pour que ça bégaye, que

■ MICMAC MÉCANIC, de Serge Airoldi, L'Attente, 138 p., 14 €.

ça bave autre chose que du déjà-dit. Oui, pour n'être ni dupe ni cynique, Airoldi sait les risques de toute logomachie : « Je les redoute ces vilaines rythmiques – si tu savais, je les crains, elles pensent à notre place, elles ont leur source même, leur logique & notre langue n'y fait rien. » Donc : attention.

Micmac mécanique se déploie en sept jours plus un, mais ce n'est pas une parodie de genèse, pas le récit d'une petite semaine, c'est du texte-machine à ondes et rafales longues et courtes, un faux soliloque où sont convoquées d'autres voix, comme celles de Pétrarque, d'Agrippa d'Aubigné, Joyce, Duras, Villon, Proust, non comme des témoins appelés à la barre de la citation mais comme de facétieux luddites, d'intenses alliés. Pourquoi des alliés ? Parce que la machine est aussi

Le texte de Serge Airoldi est profondément debout, tout entier habité-animé par une fièvre pensée, une pensée-fièvre qui dit la résistance

un chant de mort, et sa passion dynamique nous contraint à une dangereuse immobilité. C'est comme dans le dernier plan de *Profession : reporter*, d'Antonioni (1975), qu'Airoldi se repasse, ce moment où un homme se couche pour mourir tandis que la caméra s'invente un mouvement impossible, « il faut que la caméra fouille, elle a dépassé les grilles comme un miracle, la mécanique du cinéma c'est le mouvement, quand t'as dit ça, tu peux aller te recoucher. »

S'il y a bien une chose que ne fait pas *Micmac mécanique*, c'est se coucher : le texte d'Airoldi est profondément debout, tout entier habité-animé par une fièvre pensée, une pensée-fièvre qui dit la résistance, et si le narrateur baisse un jour les yeux devant le passage d'une moissonneuse-batteuse comme un esclave devant l'avancée d'un énième Moloch, s'il est clair que « la messe est dite maintenant, la messe n'est que redite, rabâchage & pâturage, prêchi-prêcha, patati & patratas », si « tout fini comme dans la bouche de Prospero » et que semble retentir le glas d'une certaine littérature, quelque chose se cabre à chaque paragraphe, tient bon, et l'ultime note sombre qui clôt le livre jette encore des reflets, du fait même de l'existence du texte qui l'invite à s'éteindre.

Les vrais livres sont toujours des événements. Au sens où ils surviennent. Survivent. Incitent à continuer, comme chez Beckett. *Micmac mécanique* en est un. ■

À L'OREILLE
ALEXANDRE JOLLIER
philosophe

Question de caractère



DU FIN FOND DE L'ANTIQUITÉ, THÉOPHRASTE FAIT ENTENDRE SA CINGLANTE CRITIQUE.

Dans *Les Caractères*, il fustige l'orgueilleux, le sot, le vaniteux, l'hypocrite, le flatteur, le cynique, autant de types, de caractères, de modèles à ne pas suivre... En grec, *kharaktēr* renvoie au graveur de monnaies, à l'artisan qui frappe une médaille. Le mot en est venu à désigner le fond stable d'une personnalité, son mode par défaut. Et peut-être la ténacité des empreintes, des marques qui nous fondent, nous façonnent et nous font être ce que nous sommes pour le meilleur et pour le pire.

Dans *Par-delà bien et mal* (1886), Nietzsche évoque un « granit spirituel » mettant un nom sur le fatras de préjugés durs comme des cailloux qui résistent au cœur de notre être et semblent réduire à néant toute tentative de réforme intérieure, de reformage interne. On est ce que l'on est... Décourageante tautologie ! Est-il seulement envisageable de désinstaller les logiciels obsolètes – habitudes, réflexes – qui tournent en boucle ?

Sans relâche, il s'agit de nous mettre sous les yeux les mille et un travers et les rôles qui nous caractérisent. Le « best-seller » de Jean de La Bruyère (1645-1696), *Les Caractères* (1688), distinctement lu par Denis Podalydès, s'y emploie à coup sûr. A la suite de Théophraste, dont il se veut le traducteur et l'imitateur, le moraliste, en fin psychologue, repère, scrute et dénonce le grand carnaval mondain, la mesquinerie mais aussi la jalousie, la vanité, l'avarice, le manque de courage. Sous une plume mordante mais bienveillante, tout y est passé au crible...

Remèdes radicaux

Cette critique au vitriol, ce diagnostic implacable appelle des remèdes radicaux. Et le moraliste connaît trop le cœur humain pour proposer des recettes lénifiantes : « Le sage guérit de l'ambition par l'ambition même ; il tend à de si grandes choses qu'il ne peut se borner à ce qu'on appelle des trésors, des postes, la fortune et la faveur ; il ne voit rien dans de si faibles avantages qui soit assez bon et assez solide pour remplir son cœur et pour mériter ses soins et ses desirs, il a même besoin d'efforts pour ne les pas trop dédaigner ; le seul bien capable de le tenter est cette sorte de gloire qui devrait naître de la vertu toute pure et toute simple, mais les hommes ne l'accordent guère, et il s'en passe. »

Pourquoi nous contenter d'un bonheur à bas prix, d'une félicité étriquée ? Manquons-nous à ce point d'envergure pour nous incarcérer dans un caractère qui a diablement besoin de grandeur, de largeur ? La Bruyère nous inviterait-il à faire exploser les cloisons de nos personnages étroits ? Certes, il y a du pain sur la planche. Il nous faut oser cet élargissement, enlever tous les vernis et dire adieu à toute mesquinerie. Pour la route, notre philosophe livre un vaticane : « Et, puisqu'il est vrai que dans un si étrange commerce ce que l'on pense gagner d'un côté on le perd de l'autre, ne reviendrait-il pas au même de renoncer à toute hauteur et à toute fierté, qui convient si peu aux faibles hommes, et de composer ensemble, de se traiter tous avec une mutuelle bonté, qui, avec l'avantage de n'être jamais mortifiés, nous procurerait un aussi grand bien que celui de ne mortifier personne ? » Mutuelle bonté, voilà de la dynamite apte à révolutionner un cœur et à attendrir même le plus trempé des caractères. ■

LES CARACTÈRES, de Jean de La Bruyère, lu par Denis Podalydès, Frémeaux & associés, 3 CD, environ 30 €.

Barbara Cassin, Alexandre Jollien, Catherine Malabou et Franck Thilliez tiennent ici à tour de rôle une chronique. PHOTOS : MELANIA AVANZATO, FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD, JOHN FOLLEY/OPALE/LEEMAGE, PUF.

Un style Voltaire en philosophie

FIGURES LIBRES
ROGER-POL DROIT



ON A PRESQUE OUBLIÉ VOLTAIRE PHILOSOPHE. On célèbre encore le héros de la tolérance, le défenseur de Jean Calas ou du chevalier de La Barre, le pourfendeur des superstitions et des fanatismes.

Mais ses autres visages – poète, dramaturge, historien, conteur, polémiste... – ont estompé celui du penseur qui fit scandale avec ses *Lettres philosophiques* (1734) et vit brûler son *Dictionnaire philosophique* (1764). Il publia enfin *Questions sur l'Encyclopédie* (1770-1772), qui complète, commente et critique la grande aventure conduite par Diderot et d'Alembert.

Sa manière d'être philosophe ? Certainement pas celle d'Aristote, de Kant ou de Hegel...

Voltaire (1694-1778) n'a rien d'un artisan du concept ni d'un architecte systématique. Il n'est pourtant pas si superficiel et frivole qu'on a souvent tendance à le croire, généralement sans l'avoir lu.

Pour s'en convaincre, rien de mieux que de se plonger dans les 1700 pages serrées de cette édition des *Questions sur l'Encyclopédie*. Voilà sans doute la plus volumineuse et la moins connue des œuvres de Voltaire. Fusionnée depuis plus de deux siècles

QUESTIONS SUR L'ENCYCLOPÉDIE, de Voltaire, édité par Nicholas Cronk, Christiane Mervaud et Gillian Pink, Robert Laffont, « Bouquins », 1 728 p., 34 €.

avec le *Dictionnaire philosophique*, elle n'a été restaurée dans son état originel que ces dernières années, grâce à l'édition critique des *Œuvres complètes* publiée par la Voltaire Foundation (2007-2018). La collection « Bouquins » permet aujourd'hui à chacun de lire cette édition savante pour un prix accessible.

Parmi les traits spécifiques de Voltaire philosophe, on retrouve l'alliance érudition-clarté. Ce n'est jamais de seconde main, ni sans travail, que le patriarche de Ferney aborde quelque sujet que ce soit. Langue, littérature, droit, histoire antique, archéologie ou métaphysique, il a partout lu les meilleures sources, annoté les textes de référence, assimilé toutes les données disponibles. Et il va à l'essentiel, sans jargon, sans lourdeur, avec un art de la pédagogie simplement stupéfiant. Ce grand travail de traduction et de mise en scène doit être souligné, car le résultat semble si simple, si évident, qu'on ne voit pas sur quoi il se fonde.

Une attitude sceptique

Le second trait est cette diversité, parfois déconcertante. Car au fil de plusieurs centaines d'articles on navigue, sous couvert d'encyclopédisme, entre polypes et Coran, propriété et apôtres, parlement et Abraham... Au lieu d'y trouver bric-à-brac éclectique

ou attention dispersée, il faut considérer cette ouverture continue à des disciplines et des interrogations hétérogènes comme un principe philosophique spécifique. La philosophie demeure une discipline normée – avec ses frontières, ses codes et ses objets –, mais elle devient aussi, pour Voltaire, une attitude, une manière d'aborder les sujets les plus divers, avec autant d'attention que d'ironie et de scepticisme.

Le dernier trait du philosophe style Voltaire est cette attitude sceptique : il est ignorant plutôt que détenteur de vérités ultimes. C'est parce qu'il considère ne pouvoir faire pencher la balance en faveur d'aucun dogme qu'il prêche la coexistence universelle, puisque tous les humains sont également dépourvus de certitudes. « Nous nageons tous dans une mer dont nous n'avons jamais vu le rivage », lit-on à l'article « Dieu, dieux ». Phrase suivante : « Malheur à ceux qui se battent en nageant. » La tolérance est pour Voltaire le fruit de l'incertitude. ■